



STEVE  
STERN

LE  
RABBIN  
CONGELÉ

autrement



## Le rabbin congelé



Steve Stern

# Le rabbin congelé

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Mireille Vignol*

Autrement Littératures

Titre original : *The Frozen Rabbi : A novel*

Des extraits de la version initiale de ce livre  
ont paru dans *Fiction Magazine*,  
*Maggid et Natural Bridge*, et des extraits de la version finale  
sur le site [tabletmagazine.com](http://tabletmagazine.com)

Publié avec l'accord d'Algonquin Books of Chapel Hill,  
département de Workman Publishing Company, New York.

© Steve Stern, 2010.

Publié pour la première fois en français en 2012  
aux éditions Autrement.

© Éditions Autrement, un département  
des éditions Flammarion, 2022 pour la présente édition  
et la traduction.

ISBN : 978-2-0802-8490-7

*Pour Sabrina,  
qui me rend presque humain*



1999

Au cours de l'année agitée de ses quinze ans, alors qu'il fouillait dans le congélateur de ses parents (un Kelvinator en émail blanc qui ronronnait dans la salle de jeux au sous-sol), Bernie Karp découvrit un vieillard transi dans un bloc de glace. Il cherchait un morceau de viande, mais n'avait aucune intention d'en manger. En effet, ayant récemment consulté en douce un livre appartenant à ses parents – un roman des années soixante à la réputation sulfureuse, dont le héros adolescent avait des rapports avec une tranche de foie –, Bernie avait été tenté de reproduire l'exploit. Habitué à se toucher, il osait à peine rêver de toucher quelqu'un d'autre, tant la chair des jeunes filles lui paraissait inaccessible. Ses expériences intimes s'étaient jusqu'alors limitées à l'aspirateur de sa mère, à une quantité innombrable de chaussettes et à la petite culotte rose orchidée de sa sœur aînée, qu'il avait repêchée dans la corbeille de linge sale. Puis il était tombé sur le roman que ses parents avaient un jour évoqué, en toussotant, comme une lecture incontournable de leur jeunesse. Peu porté sur les livres et guère animé de curiosité introspective, Bernie avait tout de même survolé les

passages les plus explicites, d'où il avait tiré l'idée de décongeler une tranche de foie<sup>1</sup>.

Déblayant dans sa quête rumstecks, surgelés et filets de porc, Bernie plongea pour la première fois dans les profondeurs des produits congelés. Après avoir vidé puis enlevé les paniers suspendus, le garçon découvrit un bloc de glace verdâtre qui occupait tout le fond de l'appareil. Il écarta les steaks dans leurs emballages individuels, repoussa les paquets de frites, d'épis de maïs et de petits pois et, sous la surface ridée de la glace, discerna la forme caractéristique d'un être humain. C'était un vieillard au visage étroit et belliqueux, aux joues creuses et à la barbiche jaune, dont la tête était couronnée d'une sorte de chapeau ressemblant à un manchon. Son corps décharné était enveloppé dans un vêtement noir parcheminé qui lui descendait jusqu'aux genoux, puis ses mollets rabougris, recouverts de bas blancs, se croisaient au niveau des chevilles. Il portait des bottines à boucles, recourbées aux orteils et, les bras derrière la tête, il semblait plongé dans une sieste somptueuse.

La première réaction de Bernie fut la panique : il n'était pas censé tomber là-dessus et devait immédiatement effacer ses traces. Il fit rouler les boules de viande sur la glace, claqua le couvercle du congélateur, remonta dans sa chambre au grand galop et se glissa dans son lit en essayant d'apaiser son cœur emballé. Solitaire, irascible, les joues potelées enflammées par ses premières pustules d'acné, Bernie n'était pourtant pas du genre à s'emballer, de quelque manière que ce fût. Après être redescendu au sous-sol vérifier qu'il n'avait pas la berlué, le lendemain

---

1. Référence à *Portnoy et son complexe* de Philip Roth (1969).

soir, lors du dîner – rituel déprimant durant lequel son père racontait ses misères professionnelles à une épouse indifférente –, Bernie marmonna :

— Il y a un vieil homme dans le congélateur.

Il n'avait pas eu l'intention d'en parler ; si ses parents gardaient quelque sordide secret au sous-sol, ça ne le regardait pas. Qu'est-ce qui l'avait donc poussé à lâcher le morceau ?

— Tu as dit quelque chose ? lui demanda le père, inaccoutumé à ce que son fils sortît de son mutisme renfrogné pendant les repas.

Bernie répéta son commentaire sans le rendre plus audible.

M. Karp repoussa ses lunettes en culs-de-bouteille sur la bosse de son nez et se tourna vers sa femme, qui plumait son consommé avec sa cuiller.

— Qu'est-ce qu'il essaie de nous dire ?

Il fallut un certain temps pour que le visage bouffi de Mme Karp émerge du brouillard.

— Il a peut-être trouvé le machin.

— Le machin, répéta M. Karp d'une voix égale.

— Tu sais, l'éléphant blanc.

— Le quoi... ? (M. Karp se tut et ses mains commencèrent à jouer avec le nœud lâche de sa cravate.) Oh, ça...

— Ce n'est pas un éléphant, maugréa Bernie.

M. Karp se racla la gorge.

— C'est une expression, « éléphant blanc »... Il s'agit pour ainsi dire d'un legs. Il y a des gens qui conservent leurs animaux domestiques empaillés au grenier, nous, on a un rabbin congelé au sous-sol. C'est une tradition familiale.

Bernie se retrancha dans le silence ; il n'aurait jamais cru que sa famille eût la moindre tradition. Ce fut au tour de sa sœur Madeline de prendre la parole. Voluptueuse et excessivement fière de son développement supranormal, elle condescendit à s'enquérir.

— Mais, euh, j'veux dire... De quoi vous parlez, là ?

Se méfiant de sa sœur, qui se doutait peut-être qu'il lui avait volé une petite culotte, Bernie s'avachit sur sa chaise en évitant son regard. Le père fit de même, car le physique de Madeline pouvait être oppressant dans le gris mat du foyer des Karp. Tout en continuant à jouer avec le contenu de son assiette, la mère de Bernie avança d'un ton acerbe :

— On le tient de la famille du côté de ton père ; ils ont toujours été superstitieux.

— C'est un souvenir... qui se transmet de génération en génération, renvoya M. Karp, sur la défensive.

Il redressa ses pauvres épaules pour tenter d'injecter un peu de fierté dans cet objet dont il avait manifestement oublié l'existence.

Agacée, Madeline repoussa son siège, dégagea d'un souffle une mèche de cheveux primevère qui lui retomba immédiatement sur les yeux, et fit une sortie théâtrale de la salle à manger. Quelques instants plus tard, un cri aigu s'éleva du sous-sol ; M. Karp grimaça.

— Il y avait un livre, avec le rabbin... dit-il, comme si l'aspect littéraire conférait une certaine distinction. Yetta, où est le livre ?

— Il y avait un livre ?

M. Karp redressa ses lunettes en soupirant et se leva d'un air résolu, quittant la pièce au moment même où

Madeline émergeait du sous-sol, une pâleur mortelle masquant son teint éclatant.

— Bon, je ne veux plus jamais entendre parler de cette famille, annonça-t-elle comme si elle se posait la question.

— Le voilà, déclara M. Karp, qui se ratatina en passant devant sa plantureuse fille pour revenir dans la salle à manger. Il était dans le dernier tiroir de la coiffeuse, sous mon tablier maçonnique.

Propriétaire d'un prospère magasin d'électroménager, M. Karp adhérait à tous les clubs ; il était affilié aux loges locales des francs-maçons, aux Lions et aux Elks, depuis une époque où les Juifs n'étaient pas toujours les bienvenus dans de telles organisations. Sa notoriété et son sens civique développé lui avaient toutefois valu le statut de « gentil honoraire ». Il était même parvenu à inscrire sa famille dans un club privé de Memphis, privilège dont elle profitait rarement, à l'exception de Madeline qui, avec ses attributs physiques, était de toute façon acceptée partout.

M. Karp tendit un carnet souple comme un registre à son fils, qui se mit à le feuilleter sans grand intérêt. Au lieu de comptes, les pages étaient couvertes d'une écriture indéchiffrable dont les lettres ressemblaient à des clefs musicales et à des hameçons.

— Le livre retrace l'origine du rabbin, poursuivit M. Karp d'une voix assurée. Mon papa a tout écrit lui-même. Le seul problème, c'est qu'il l'a écrit en yiddish.

Il aurait tout aussi bien pu dire « en martien ». Et il ajouta, comme pour s'excuser :

— Le rabbin est censé porter bonheur.

Quel genre de bonheur ? s'interrogea Bernie en emportant le carnet dans sa chambre, véritable ossuaire de marottes avortées – carcasses de voitures miniatures à peindre ; tronc en plastique transparent de « l'Homme visible », brisé ; PlayStation poussiéreuse. En dépit d'un enthousiasme jusqu'alors limité à la gloutonnerie et plus récemment aux fantasmes érotiques, il parcourut avec nonchalance les pages griffonnées. Comme elles refusaient de révéler un iota de sens, il fourra le carnet sous son matelas, à côté du slip de Madeline, et sombra immédiatement dans un sommeil sans rêves.

1889 – 1890

Quand le saint Rabbi Eliezer ben Zephyr, dit le Prodiges de Boibicz, souhaitait communier avec Dieu, il s'asseyait ou, plus exactement, s'allongeait au bord d'un certain étang, dans les bois, près de son village. Là, suivant la technique décrite dans la *Ceinture d'Abimelec* de Gedalia Ibn Yahia, il méditait sur les lettres du Tétragramme jusqu'à la transe. Dans sa jeunesse, on l'avait encensé pour sa mémoire exceptionnelle, sa capacité à réciter des passages du Talmud en commençant par le début ou par la fin, et pour ce que les non-initiés qualifiaient d'exploits magiques. Mais dans ses vieux jours, il s'était lassé de ces prouesses et préférait exercer ses dons dans la solitude. Il avait ainsi pris l'habitude de s'allonger sur la mousse des berges de l'étang, les mains jointes soutenant sa nuque comme le stipulait la *Ceinture*, tandis que sa *neshome*<sup>1</sup>, son âme, s'élevait jusqu'à l'Éden supérieur, où elle flottait dans la béatitude parmi les Grands de la Torah. Or, un jour, lors d'une méditation particulièrement intense – pendant les grands vents

---

1. L'explication des termes ou expressions yiddish se trouve dans le glossaire à la fin de l'ouvrage.

du mois de *sivan*, juste après la fête de Shavouot –, un violent orage éclata. Grâce à l'élévation de son âme, son corps pourtant malingre resta insensible aux humeurs du monde terrestre : tandis que la tempête faisait rage et que des trombes d'eau martelaient sa frêle charpente, Rabbi Eliezer continuait à méditer en paix. Le sol détrempé devint boueux et l'eau peu profonde de l'étang se mit à monter, lui couvrit les jambes jusqu'à la taille, se glissa sur sa poitrine, son menton, et finit par immerger sa tête chenue.

Auparavant, le sage avait toujours compté sur l'appel à la prière du *shulklayer* pour réunifier son corps et son âme, mais le déluge étouffait tous les bruits à la surface de ce qui était devenu un lac.

Les retraites du *rebe* étant routinières, son petit groupe de disciples s'était habitué à ses fréquentes disparitions, toutefois la durée de sa dernière absence, après une tempête aussi violente, devint une source de grande inquiétude. Quelques jours plus tard, un groupe de hassidim de Rabbi Eliezer, papillotes cascadant sur les tempes, caftans claquant au vent comme des ailes de corbeau, se mit à parcourir prairies et fourrés où le *tsadik* avait coutume de se promener. Ils trouvèrent des arbres arrachés dressant leurs racines comme des têtes d'hydres, des carcasses enflées de porcs noyés, des cahutes de paysans sans toit, mais pas de Rabbi Eliezer. Certains adeptes passèrent même à proximité de l'étang, qui en l'espace d'une nuit s'était transformé en une masse d'eau considérable, sous laquelle reposait le Prodige dans ses transports mystiques. Après des semaines sans le moindre indice, les hassidim abandonnèrent leurs recherches à contrecœur ; ils déchirèrent leurs habits, frappèrent leurs poitrines

bombées, se saupoudrèrent la tête de cendres, mais ils refusèrent de réciter le kaddish, s'accordant à penser que leur *rebe* finirait par revenir.

Tandis que les saisons se succédaient et qu'un hiver d'albâtre évinçait l'automne roux et or, Rabbi Eliezer poursuivait ses méditations sous-marines. Le sol était tapissé, les arbres ployaient comme des colporteurs sous des havresacs de neige épaisse et le corps du *rebe* restait insensible à la décomposition. C'était à cette époque de l'année que Yosl, Roi du Choléra, un veuf dégourdi accompagné de Salo, son imbécile de fils, tirait son traîneau sur les plaines enneigées jusqu'aux rives du Bug inférieur pour récolter de la glace. (Il avait été orphelin, Yosl, et le village l'avait marié à une orpheline pendant une épidémie en espérant apaiser la colère divine, d'où son nom.) Mais cette année-là, Yosl avait appris, par des écoliers du *heder* qui patinaient sur l'étang des terres du baron Jagellon, qu'un orage estival l'avait transformé en une véritable mer intérieure. Après avoir vérifié leurs dires, Yosl s'était présenté devant le baron, le chapeau à la main, et lui avait demandé la permission de prélever de la glace sur ses terres, en échange de quoi il fournirait gracieusement sa demeure. Homme aimable quand cela servait ses intérêts, le baron lui avait accordé son autorisation et le *mentsh* glacier filait donc à travers champs, son fils à la traîne.

Quand ils arrivèrent au bord de l'étang enflé, ils trouvèrent quelques garçons qui faisaient le Talmud Torah buissonnier; leurs patins de bois traçaient des spirales et des arabesques vacillantes sur la surface vert jade. Abandonnant son traîneau, chaussé de ses bottes cloutées, Yosl marcha sur la glace pour en éprouver l'épaisseur, puis,

satisfait, il entreprit de l'entailler à la hache. Il demanda à son fils de lui apporter sa scie passe-partout, mais Salo, aussi timoré que fainéant, n'osa pas dépasser le bord du lac pour lui tendre l'outil.

— *Amorets!* se plaignit Yosl au ciel gris métal. Il chausse ses bottes à l'envers et saigne du nez quand il se rentre dedans!

Mais il n'alla pas plus loin dans ses reproches, car il avait depuis longtemps renoncé à ce que son fils fût d'une quelconque utilité. La peur du garçon s'appliquait presque à tout et l'exemptait de la vie même, sans parler du travail; son père se demandait parfois si Salo, dont la mère était morte en couches, avait véritablement fini de naître.

Tandis que son père besognait, Salo flânait sur les bords du lac, honteux de ne pas participer, comme toujours, mais convaincu que la glace ne supporterait jamais sa masse de grand dadais. Il osait à l'occasion poser un demi-pied sur la surface granuleuse et y imprimer, en la frottant de sa semelle, un cercle aussi lisse que du verre. Mais plutôt que de risquer un œil dans le hublot ainsi poli, de peur qu'il ne révélât quelque désagrément, Salo préférait détourner la tête. Il aperçut tout de même un poisson qui ressemblait à une aile de monarque, suspendue dans un monde privé de soleil où le temps s'était arrêté. Et, la fois suivante, incapable de résister à la tentation d'un autre regard fugace après avoir lissé un nouveau cercle, il vit le visage d'un vieillard à la barbe jaunie.

— Papa! hurla Salo, terrorisé.

Yosl revint sans se presser pour voir de quoi son fils voulait encore se plaindre.

— *Gevald!* s'exclama-t-il en voyant sur quoi le garçon était tombé. C'est le *rebe*!

Ébranlé jusqu'à la moelle, Yosl se gifla pour reprendre ses esprits, puis il appela les autres garçons (le sien était trop niais) et les envoya porter la nouvelle à la maison d'études hassidiques. Les disciples du *rebe* accoururent en toute hâte et, à bout de souffle, découvrirent que Yosl Choléra s'était déjà lancé dans l'excavation de leur maître si longtemps porté disparu. Le *mentsh* glacier, dont la mâchoire s'activait sous l'effort comme un sac d'avoine moustachu, tirait le large bloc contenant le *rebe* sur la rive du lac, à l'aide d'une corde et d'un crochet.

Le Prodiges gisait donc sur une motte de neige au pied de ses disciples réunis, qui soufflaient telles des machines à vapeur et n'avaient pas la moindre idée de la marche à suivre. Le retour parmi eux de leur *tsadik*, apparemment intact bien que raidi par le gel, était sans doute une bénédiction, mais que devaient-ils en faire? Le *rebe*, vers qui ils avaient l'habitude de se tourner pour demander conseil, n'était plus en état de les aider. Ils auraient pu consulter l'Écriture sainte, toutefois même les plus érudits d'entre eux – ceux qui déterminaient à quel passage de la Torah on devait songer pendant les rapports sexuels ou s'il était permis de faire pipi dans la neige durant le shabbat, ce qui revenait à creuser ou labourer, par conséquent à travailler, et était donc interdit –, même ceux-là ne connaissaient aucun texte susceptible de résoudre leur dilemme. Puis l'un d'eux, Fishl Ostrov, le vendeur de levure à la barbe taillée en forme de pelle, suggéra d'allumer des torches et de décongeler l'homme pieux. Selon sa théorie, Rabbi Eliezer avait prouvé lors de ses extases qu'il était insensible aux flétrissures du temps et des

éléments ; une fois la glace fondue, il reviendrait donc parmi eux avec toute sa vitalité antérieure. Un bourdonnement pensif les parcourut, en attendant la formulation d'une solution plus sage.

« Quel monsieur je-sais-tout ! », accusa Berl Tête-de-Porc, le charretier. D'après lui, le risque était trop grand : une fois dégelé, le *rebe* se putréfierait peut-être et sa dépouille deviendrait – Dieu nous en préserve ! – la proie des asticots. Mieux valait le mettre en sécurité quelque part, pour le conserver en un seul morceau jusqu'à ce qu'il choisît, de son propre gré, de s'arracher à son repos. Les bourdonnements affirmatifs augmentèrent lorsque Yosl le Roi du Choléra, ni *hassid* ni *mitnaged* mais simple opportuniste, fit un pas en avant et proposa, en sa qualité de propriétaire de la glacière de Boibicz :

— Vénérables messieurs, pour une somme modique...

La glacière de Boibicz était une grotte de granite sans fenêtre, à la lisière du village, creusée à une époque antédiluvienne dans le flanc nord d'une colline par des géants ou des anges déchus. D'après la légende, en tout cas. Une chose était sûre : Yosl Choléra avait hérité de la glacière après le décès de son ancien propriétaire, Mendl Sfarb, dont la famille affirmait que la grotte était en sa possession depuis l'exil à Babylone. Mendl avait ainsi voulu alléger sa culpabilité envers Yosl, orphelin devenu à six ans son pupille et quasiment son esclave. De l'extérieur, la structure creuse, avec sa saillie rocheuse en forme de dôme, ressemblait à d'anciennes catacombes, ce qui la rendait d'autant plus apte à servir de reposoir pour le Prodige de Boibicz : sa dépouille pourrait y être

pour ainsi dire exposée et – si l'on en croyait ses disciples – elle résisterait à la détérioration jusqu'à ce que le *rebe* juge bon de ressusciter. Au grand dam de Yosl, les hassidim de Boibicz insistèrent pour honorer son lieu de repos comme une sépulture sacrée : ils roucoulaient leurs prières (sauf celle des morts) à l'entrée, glissaient des messages dans les anfractuosités de la roche et venaient à tour de rôle nettoyer la sciure et les fibres de lin qui s'accumulaient autour du catafalque transparent du saint homme. Tout en s'exhortant mutuellement à ne pas diminuer la masse de glace, ils en rabotaient de fins copeaux, qu'ils suçaient de généreuses cuillerées de miel puis suçotaient dévotement. Comme ils refusaient de prononcer officiellement le décès du Prodiges, les hassidim ne pouvaient lui élire un successeur. Leur culte du *rebe* réfrigéré reçut l'appellation de « hassidisme gelé ».

Aussi divertissantes que fussent les pitreries de ces fanatiques crédules, les habitants de Boibicz avaient d'autres chats à fouetter. Les décrets et oukases du gouvernement impérial se succédaient à une telle vitesse que ce qui était permis le matin était souvent interdit l'après-midi. Le plus récent stipulait que les Juifs, dans leur propre intérêt, n'avaient plus le droit de tenir les auberges, tavernes et commerces dans les villages situés à l'extérieur de la Zone de résidence. De surcroît, aucun nouveau venu juif n'était autorisé à résider dans les villages et hameaux de l'intérieur de la Zone, un décret qui bloqua de nombreux marchands de retour de voyage d'affaires ou des familles parties observer les fêtes de Tishri dans une ville voisine. La logique byzantine de ces lois dépassait la compréhension des talmudistes les plus érudits, mais en

conséquence, de vieux habitants de Boïbicz se retrouvèrent à la rue, et pour ceux qui avaient encore un toit, le départ paraissait inéluctable. Les Juifs prévoyaient un exode massif de ce lieu où leurs familles vivaient depuis des générations, mais ils continuaient à traîner des savates. En fin de compte, il fallut une délégation de voisins – chaperonnée par un régiment de cosaques dépêché par le gouvernement et agissant sous l'œil complice de la police locale – pour accélérer leur départ.

Dans le chaos qui se déclara en ce matin d'hiver succédant à la fête des Lumières, les auteurs de ces crimes s'en acquittèrent presque machinalement, mais avec une violence dont le caractère délibéré n'atténuait en rien la sauvagerie. Ils entrèrent sans fanfare dans le minable quartier juif, brisèrent les vitrines et jetèrent dans la rue rouleaux de tissu, machines à coudre à pédale, photographes, poulets pas encore plumés, tout ce qui leur tombait sous la main. Ils déféquèrent dans le vestibule de la synagogue et torchèrent leurs fesses à chair de poule avec les rouleaux de vélin déchirés de la Torah. Feivush « Bonnes Affaires », *melamed* et commerçant, fut pendu par sa barbe de patriarche à l'enseigne de sa propre boutique. Et l'idiot du village, Shayke Tam, se retrouva suspendu par les talons ; pensant que c'était un jeu, il poussa des gloussements aigus jusqu'à ce qu'ils fissent exploser sa frêle cervelle sur le mur du *shtibl*. Ceux qui prirent la fuite dans les bois furent pourchassés et réduits en charpie, seuls ceux qui se cachèrent survécurent, et ce fut le cas de Salo, le fils de Yosl Choléra, qui avait trouvé refuge dans la glacière.

En réalité, depuis le jour où il était tombé sur Rabbi Eliezer ben Zephyr, il avait à peine osé quitter l'ombre

de son refuge. Ses adeptes s'occupaient scrupuleusement du *rebe* gelé, mais Salo, pris d'un intérêt surprenant pour l'objet de sa découverte, s'était convaincu qu'il était personnellement responsable du saint. Il dressait l'oreille quand il entendait les disciples se raconter les pieuses prouesses du Prodige de Boibicz, et quand il n'y avait personne, l'ingénu (qui avait déjà l'âge d'un jeune homme) montait à son tour la garde à côté du pain de glace. Il admirait la tranquillité du vieillard, mais comme les autres, il s'attendait à ce que la glace bâillât et craquât à tout instant pour laisser surgir le *rebe* de son sommeil. Il n'avait toutefois aucune intention de précipiter ce moment, car il se trouvait très à son aise dans l'attente. Le garçon avait redoublé d'efforts pour aider son père, prétexte à lambiner autour de la grotte. Quand le Roi du Choléra s'était aperçu que c'était le *rebe* gelé et non la fibre des affaires qui animait son fils, il l'avait cependant à nouveau relégué aux causes perdues. Par ailleurs, l'attachement chronique de Salo à la glacière n'était pas passé inaperçu auprès de ses facétieux camarades, qui l'avaient surnommé « Salo Engelures » – un nom qui lui colla à la peau.

C'est ainsi que, le matin du pogrom, assis sur une caisse de choux, Salo admirait les traits légèrement déformés de Rabbi Eliezer, dont la sérénité extatique avait su gagner son cœur timoré. Autour de lui, des rayons et niches sculptés dans la glace contenaient des poissons, des volailles et des tonneaux de *kvas*. Dans un recoin, Ashmodai, le chien du chapelier Leybl, attendait le dégel printanier pour être enterré, raide comme un piquet. Le givre enveloppant les bœufs et les jéroboams leur donnait une apparence de vaisseaux de sucre filé ; des

stalactites de glace pendaient de la voûte du plafond comme des crocs. Mais la douce chaleur que Salo ressentait en présence du *rebe* (renforcée par sa parka en peau de mouton, dont le col lui protégeait les oreilles) estompa presque le froid arctique de la grotte, plongée dans une lueur subaquatique semblant émaner de la glace même.

— Les hassidim observent le rituel et font *shiva*, et toi, tu observes tes orteils dans le froid, avait rouspété son père.

Mais la présence du *rebe* éloignait les chimères les plus effrayantes de l'imagination du garçon ; le monde lui semblait presque idyllique, une pastorale hivernale. Ce qui explique pourquoi il n'entendit ni les cris des suppliciés et des profanés, ni les lamentations des femmes, ni le fracas du verre ; pas plus qu'il ne sentit la fumée de la synagogue en flammes. C'est seulement quand le bedeau Itshe, le fils de Beyle Pesse, ayant perdu la tête, se mit à hurler en pleine rue comme une hyène, que la paix intérieure de Salo finit par être perturbée.

Remuant son large derrière pour aller voir ce qui se passait, il remonta la rampe verglacée et se tortilla à travers la trappe par laquelle les gros pains de glace rectangulaires glissaient dans la grotte. Il dévala la colline en trébuchant et se dirigea vers le village, longeant les bornes du *shabes* où la couleur des taches sur la neige lui rappela la confiture de prunes. Devant les cendres fumantes de la synagogue en bois, une mère tentait de ranimer le corps de son fils en lui insufflant de l'air dans les poumons avec un soufflet ; dans une ornière de la *plats* du marché, une fille déshonorée suppliait à genoux son père de ne pas la renier. La procession de chariots

transportant au cimetière des cadavres déjà rigides rivalisait avec le défilé plus réjouissant des paysans chargés de samovars ou de pots de chambre, d'un phonographe au haut-parleur évasé ou d'une pendule à coucou. Maladroit dans ses gros godillots, Salo renversa accidentellement le chanfre Shikl Bendover, mort de peur et pétrifié debout, comme la femme de Loth. Il prit le temps de redresser le cadavre avant d'avoir conscience de ce qu'il faisait ; il comprit alors que cette scène éclipsait toutes les chimères qu'il serait susceptible d'imaginer. Elle dissipa à jamais sa manie des inventions macabres, et Salo, qui entra dans l'âge adulte à ce moment précis, s'en trouva bien.

Pénétrant dans l'atmosphère enfumée de la demeure au toit d'ardoises qu'il partageait avec son père, il fut étourdi de chagrin en se découvrant orphelin à son tour : Yosl le Roi du Choléra gisait sur le sol de terre battue, vêtu de son tablier de travail en cuir raide, la tête prise dans sa propre pince à glace. Les poignées des tenailles d'acier se dressaient au-dessus de son crâne écrasé, comme un bréchet géant ; des rubans de sang cramoisî lui ruisselaient des oreilles. Salo se vomit dessus, tomba à genoux et se pencha pour toucher ce qui restait de reconnaissable sur le visage de son père : une jointure bleuie enflée par l'arthrite et la lèvre inférieure saillante comme une sangsue. Il resta longtemps prostré, sans la moindre envie de se relever, puis il se souvint qu'il était investi d'une mission supérieure. S'essuyant la bouche et séchant ses larmes, Salo rampa jusqu'à son père pour dégager la pince à glace. Il se leva, fouilla dans les débris de la cahute pillée et finit par trouver deux bougies, qu'il enflamma avec une allumette à bout soufré et plaça de chaque côté de la victime. Tout en murmurant le kaddish, il couvrit

d'un linge l'antique miroir à la surface embuée de taches de mercure, puis il se glissa derrière le poêle de faïence, se brûlant les fesses au passage, et décoïna une plaque derrière laquelle Yosl dissimulait son modeste trésor : une poignée de groschen et de ducats qui ne valaient pas un fifrelin, une carte postale sépia de Lodz, non signée, et un dé à coudre bosselé qui avait appartenu à son épouse. Salo jeta le tout dans la poche profonde de son pantalon, puis y ajouta le quignon de pain noir avec du hareng saur que son père lui avait préparé sur la table. Se baissant pour relever un siège renversé, il eut alors une réaction dont il fut le premier surpris : il agrippa la chaise et la fracassa sur le tuyau du poêle. Celui-ci vola en éclats et libéra une longue flamme qui s'en alla chatouiller le plafond. Salo sortit de la maison au moment où Casimir, un portefaix polonais aux yeux charbonneux et aux cheveux de chaume, tirait la jument bedonnante de Yosl par une vieille corde effilochée. Même s'il savait que la bête ne valait plus grand-chose, Salo s'empessa d'échanger son héritage (moins la carte postale et le dé) contre le canasouon pie. Puis, alors que les bardeaux de son ancienne cahute se gondolaient sous les filets de fumée, Salo prit les rênes de la jument, qui s'appelait Bethsabée.

Il n'était pas sans savoir que Rabbi Eliezer ben Zephyr appartenait en premier lieu à ses fidèles disciples ; mais, comme tout le monde, les « hassidim gelés » et leurs familles bouclaient leurs malles en toute hâte, et, dans ce morne exode de brouettes et de charrettes bruyantes où s'empilaient chandeliers et matelas de plumes, Salo ne vit aucune trace de l'énorme pain de glace. L'ingéniosité n'avait jamais été son fort (il faut reconnaître qu'il n'avait pas de point fort) mais, puisant dans un fonds de

compétences qu'il décréta ce jour-là avoir hérité de son père, il entreprit de remplacer la roue cerclée de fer du chariot de livraison de Yosl. Après avoir passé une heure à dégager ses entraves, il attela le chariot à Bethsabée, qui ne semblait devoir ses modestes capacités de propulsion qu'à une flatulence chronique. Salo s'arrêta à la maison de prière en rondins, le temps de s'approprier le cercueil en cèdre qu'il trouva à l'intérieur, appuyé contre un mur, sous le toit à moitié effondré – c'était l'unique cercueil du village, tout esquiné, que l'on recyclait depuis un siècle pour les obsèques. Après l'avoir chargé sur le chariot, le jeune homme mena la jument en haut de la colline, où il étudia soigneusement le solide palan installé devant la glacière. Il réussit à glisser le système de poulies par la trappe pour le faire descendre dans la grotte macabre, puis à se faufiler pour attacher les câbles à la glace. Il ressortit et, réveillant des muscles en sommeil depuis sa naissance, dix-sept ans auparavant, Salo sortit de force le *rebe* de sa catacombe, en le tirant sur la rampe en bois, dans la lumière mourante du jour. Suant abondamment en dépit du froid glacial, il fit alors glisser le pain de glace sur une seconde rampe improvisée de planches ployantes et l'installa sur le plateau du chariot. Puis il se mit à en tailler les bords avec la hache de son père jusqu'à ce qu'il pût glisser le bloc (enveloppé de toile de jute pour une meilleure isolation) dans le cercueil. Avec la panse de Bethsabée qui traînait à terre comme si elle se nourrissait de boulets de canon, il était hors de question de monter sur le chariot ; Salo tira donc sur les rênes et partit à pied sans plus attendre (il ne restait personne à qui dire adieu) dans la direction approximative de la ville de Lodz, à plusieurs lieues de la Zone de résidence russe.



1999

Au début, la découverte d'un vieux Juif dans le congélateur ne modifia guère la routine de Bernie Karp. En surpoids et casanier, il n'avait aucun ami proche à qui il aurait pu raconter cette histoire, si l'envie lui en avait pris, ce qui n'était d'ailleurs pas le cas : il estimait que ça ne regardait personne. Mais même Bernie finit par admettre que quelque chose avait changé. En cette fin d'été, il passait comme d'habitude le plus clair de son temps devant la télé, à grignoter des Maltesers et à se tripa-touiller. Les images défilaient devant ses yeux sans laisser d'impression distincte : dans un sketch comique, l'auteur d'un attentat suicide raté était réconforté par sa mère voilée sous des éclats de rire en boîte ; dans un autre, une fillette cachait Dieu dans son armoire ; un drame à la guimauve mettait en scène un soldat d'élite de la marine qui courtisait une sirène ; et une émission de télé-réalité envoyait un couple de handicapés à Disneyworld pour un rendez-vous amoureux à l'aveugle. Il y avait aussi des élections, des massacres, des ruptures de couples célèbres, des faillites d'entreprises : en atteignant le cerveau de Bernie, tout cela s'évaporait comme de la neige sur une serre. Il n'en restait pas moins prisonnier passif du petit

écran, dans ce sous-sol en simili-lambris dont il avait fait son domaine privé. Seul faux pli dans l'étoffe de ses jours : tout en zappant d'une chaîne à l'autre, il parcourait les pages du registre où ce grand-père qu'il n'avait jamais connu avait écrit la chronique de l'histoire du rabbin congelé, dans une langue étrangère. Il feuilletait les pages comme on égrène les perles d'un chapelet, et se traînait régulièrement jusqu'au congélateur, écartant les coquelets et les steaks hachés pour s'assurer que le vieillard s'y trouvait toujours.

Vint le week-end où ses parents se rendirent à Las Vegas, tous frais payés, pour une convention d'électroménager. Naturellement, ils n'eurent aucun scrupule à laisser l'adolescent seul, puisque Bernie n'avait jamais eu la moindre propension à faire des bêtises. Quant à Madeline, elle avait dix-neuf ans et, têtue comme elle l'était, elle ferait ce qu'elle voudrait de ses vacances universitaires. La tempête frappa le vendredi, vers huit heures du soir : un de ces orages semi-tropicaux accompagnés de vents dignes d'un typhon qui balayent régulièrement cette région du Sud au mois d'août. D'après la télévision locale, des entonnoirs nuageux avaient été signalés dans le périmètre de la ville ; leurs queues tire-bouchonnaient le sol boueux comme des tarières et pulvérisaient les mobile homes. Les éclairs crépitaient, le tonnerre roulait en un bruit de timbales, la pluie martelait le toit du pavillon de style colonial ; plongé dans les coussins du sofa de la salle de jeux, Bernie n'en avait guère conscience. Il n'était pas particulièrement courageux, mais les catastrophes naturelles avaient aussi peu d'impact sur lui que ce qu'il regardait à la télé (sauf la publicité Playtex occasionnelle ou les réclames de son

père proposant de l'électroménager discount aux heures de grande écoute).

Il y eut un craquement violent, comme une fracture du firmament, après quoi les lumières s'éteignirent et l'image de la télé se ratatina en un spot, puis disparut. Bernie resta seul dans le noir de cette pièce sans fenêtre, serrant le registre entre ses doigts. Qu'était-il censé faire ? Sa sœur était sortie avec un de ses petits amis, d'ailleurs sa compagnie n'aurait été qu'une maigre consolation ; il ne lui restait plus qu'à écouter patiemment le vent bourdonnant comme une hélice et à attendre que l'eau de pluie déborde des corniches. Quand l'orage s'apaisa, il fut presque déçu. L'électricité n'était toujours pas revenue et, une fois les bourrasques calmées, des cognements sourds s'élevèrent. Bernie tendit l'oreille : c'était comme des coups légers mais persistants qui tentaient une communication codée. Il s'extirpa des profondeurs du sofa, avançant à tâtons jusqu'aux étagères qui accueillaien le trop-plein de trophées et de distinctions civiques décernés à son père. Suant à grosses gouttes à cause de la panne de climatisation, il se baissa pour atteindre un placard sous les rayons et fouilla à l'aveuglette parmi les bouteilles de vin poussiéreuses et les albums photo jusqu'à ce qu'il trouvât le manche de plastique nervuré d'une lampe torche. Il l'alluma et dirigea le faisceau vers la source des coups...

Planté devant le congélateur, Bernie actionna lentement la poignée chromée qui fermait le couvercle. Ce dernier s'ouvrit brusquement et, dans une volée de steaks et de filets ramollis, un vieillard trempé surgit, tel un diable à ressort archaïque, vêtu d'un chapeau en fourrure qui puait comme une bête écrasée sur la route. Le garçon

bouche bée et le vieil homme se dévisagèrent un moment avec stupéfaction, puis l'ancien plissa un œil écarlate, qui devint aussi perçant qu'une vrille, et demanda d'une voix rouillée :

— *Iz dos mayn orn ?*

Même s'il avait été capable de parler, Bernie n'aurait pas su quoi répondre.

Trempé jusqu'aux os, grommelant, les mains et le visage comme du papier mâché mouillé, le vieil homme tenta de se lever, mais il retomba à l'intérieur du congélateur dans un grand plouf.

— *Dos iz efsher ganeydn ?*

Bernie, le cœur palpitant, ne put que secouer négativement la tête.

— *A glomp*, affirma le rabbin d'un ton sans appel, en tendant ses bras malingres vers l'adolescent. *A khokhem fun Chelm.*

Quoique figé de stupeur, Bernie fit malgré lui un pas en avant, activé par l'attente impérieuse du vieillard. Le rabbin ne pesait pas plus lourd qu'une plume, mais ses habits rituels gorgés d'eau tombaient lourdement et, en essayant de le soulever, Bernie eut l'impression de faire une prise de catch. Quand il eut réussi à tirer le vieil homme de son sarcophage clapotant – les vêtements en haillons collés au corps comme des morceaux de coquille d'œuf sur un oisillon –, le jeune et l'aîné roulèrent ensemble sur le tapis bouclette. C'est à ce moment précis que les lumières se rallumèrent ; la télé se mit à beugler en montrant un présentateur plein de suffisance qui faisait la grimace tandis que des concurrents se pinçaient le nez pour avaler un placenta de campagnol. Le rabbin

décongelé, étalé sur Bernie, qui ne l'avait pas encore lâché, plissa les yeux en s'intéressant au jeu télévisé.

— *Vu bin ikh?*

C'est à ce moment que la sœur de Bernie, tenant par la main son escorte en bermuda et blazer croisé, descendit l'escalier du sous-sol. Découvrant l'ancêtre demi-nu qui cherchait à s'extirper des bras de son frère, elle se mit à hurler comme un putois.



1890 – 1907

Comme on circulait au pas sur la grand-route du tsar, congestionnée par toutes ces âmes en exil, Salo décida d'emprunter les voies secondaires, moins fréquentées. Choix risqué, car la foule offrait une certaine sécurité, alors que seul, il était plus vulnérable aux brigands et aux paysans qui avaient raté l'occasion de piller les villes de Boibicz, Shmedletz, Smorgon ou Zhmirzh, toutes vidées de leurs Juifs. Mais Salo, la tête encore emmitouflée dans son *talith* crasseux, couronné d'une casquette pour se protéger des chutes de chandelles de glace, préférait courir le risque plutôt que se mêler à ses semblables. Il ne supportait plus le spleen qui planait sur la caravane des réfugiés, pâle imitation d'une colonne de feu, ni cette nouvelle marche forcée vers le néant auquel les Juifs semblaient prédestinés. Devait-il culpabiliser ? N'était-il pas un *apikoyres* – un hérétique – pour éprouver une telle euphorie à l'issue du meurtre de son père et de la destruction de sa ville natale ? Mais après dix-sept années quasi ininterrompues dans la lune, il était ravi – que Dieu lui vienne en aide ! – de se retrouver propulsé en pleine Histoire. Il était Salo Engelures, gardien autoproclamé d'un saint endormi, et en dépit de ses allures de *shnorer* (avec

ses bottes percées enveloppées de chiffons pour empêcher ses pieds de geler), il avait le sentiment de s'être transformé, du jour au lendemain, en un homme d'envergure et de talent.

Ce nouvel état était corroboré par ceux qui auraient nui à Salo dans le passé : des cavaliers cosaques, en manteau galonné et coiffe d'astrakan, accompagnaient l'attelage au petit galop et menaçaient Salo de l'enrôler, ce qui, pour un Juif, équivalait à une peine de vie (ou de mort) dans l'armée. Redressant son faible menton avec leur cravache, ils l'accusaient de dissimuler des trésors dans des vaisseaux improbables – ruse juive bien connue –, puis ils exigeaient de savoir ce que cachait son cercueil. Les premières fois, Salo avait été tenté de refuser par principe, à ses risques et périls. N'était-ce pas une forme de profanation que de permettre à ces tyrans de lorgner le contenu de la bière ? Mais comme sa mission – préserver le *rebe* – le contraignait à rester en vie, il finissait par autoriser les soldats à soulever le couvercle (ils ne s'en seraient pas privés de toute façon...), ce qui coupait court aux questions. Déconcertés par le contenu, les Cosaques enfonçaient leurs éperons dans les flancs tremblants de leur destrier et s'enfuyaient au galop dans des giclements de boue. En fin de compte, les soldats comme les paysans se mirent à éviter le jeune homme et son étrange fardeau, attitude que Salo attribua à l'effet dérangeant sur les goyim du *rebe* de glace, dont la réputation s'était probablement propagée dans tout le pays.

Il était convaincu que tant qu'il prendrait soin de Rabbi Eliezer ben Zephyr, le *tsadik* prendrait à son tour soin de lui. En attendant, il mourait de faim, même s'il arrivait à l'occasion qu'une vieille Baba Yaga

compatissante surgisse de son terrier pour lui céder des *pierogi* rassis ou une pomme de terre aussi douce qu'une houppette à poudre ; il les faisait durer plusieurs jours et conservait les restes sous la toile de jute du cercueil réfrigéré pour prolonger leur relative fraîcheur. Étourdi par la faim, Salo rêvait parfois tout éveillé : la rivière qu'il venait de traverser dans un bac (en échange de la lecture d'un passage de l'Écriture sainte au passeur analphabète) n'était autre que le Sambatyon perdu, et la contrée de l'autre côté de la rive, celle des immortels petits Juifs rouges. À moins qu'il ne se fût complètement égaré hors de la carte du monde connu et qu'il eût franchi la frontière du Sitra Akhra, royaume des démons, hors d'atteinte de Dieu... Mais même quand il donnait libre cours à ses pensées, Salo savait qu'elles n'étaient que l'ombre de rêveries éteintes, les restes vaporeux du garçon niqedouille qu'il avait été jusqu'à si récemment. Par ailleurs, chaque fois qu'il sautait un repas, les vestiges de sa graisse de bébé lui fondaient sur les os et, sans même avoir besoin de se regarder dans un miroir, il sentit qu'il se transformait en une autre personne : un jeune homme cheminant avec son fardeau sacré dans un paysage hivernal hostile, héros de sa propre histoire, qui n'avait plus besoin de s'encombrer de superstitions et de contes de bonne femme.

Trois semaines après avoir quitté son *shtetl* natal, Salo croisa un paysan trapu, vêtu de peaux de mouton, qui marchait d'un pas lourd en tenant une corde jetée par-dessus son épaule. La corde se terminait en un nœud coulant glissé au cou d'une femme dont les traits hagards – avec le nez dépassant comme un concombre des plis de son châle en guenilles – ne laissaient aucun doute sur son identité de Juive en souffrance. Le premier réflexe de

Salo fut de saluer le paysan avec déférence et de passer son chemin. Le voyage avait fait des ravages : les sifflements de son ventre vide rivalisaient avec les flatulences de sa jument sac d'os ; ses pieds le faisaient tant souffrir qu'il avait l'impression de marcher sur du verre, sans parler du froid impitoyable qui lui gelait le cerveau. Mais en proie à une pulsion plus forte que l'instinct de conservation, Salo s'adressa à l'homme, dans le polonais qu'il avait toujours entendu, et se reconnut à peine quand il fanfaronna :

— Qu'est-ce que vous avez là, l'ami ?

— Serais-tu aveugle, l'ami ? lui répondit le paysan en poursuivant son chemin, sans dissimuler son hostilité.

Salo tira alors sur la bride de Bethsabée, se retourna et demanda de son ton le plus diplomatique :

— Je vous demande pardon, mais n'a-t-on pas contesté vos droits sur cette femme ?

Le paysan fit brusquement volte-face. Il se hérissa et son visage sans relief prit la couleur violacée d'un oignon rouge.

— Je l'ai trouvée dans le village de Plok ! aboya-t-il. Elle est à moi.

— Qui vous la dispute ? renvoya le jeune homme d'un ton conciliant, avant de s'enquérir avec politesse : Mais n'est-elle pas, excusez-moi, n'est-elle pas un être humain ?

Le paysan le dévisagea comme s'il était demeuré.

— Je me doute bien que ce n'est pas une chèvre.

Salo sourit, s'éclaircit la gorge et opta pour une tactique plus expéditive.

— Et vous en voulez combien ?

Le paysan dressa l'oreille.

— Qui te dit qu'elle est à vendre ?

Avec son haussement d'épaules le plus mercantile, Salo répondit :

— Tout est à vendre, l'ami.

L'homme fronça pensivement ses traits pâteux ; ça, c'était un langage qu'il connaissait.

— Quinze zlotys, et elle est à toi.

C'était une somme astronomique et le paysan en était parfaitement conscient, mais Salo devait continuer à bluffer. Il se suçota une dent et examina longuement la femme, comme pour en estimer la valeur marchande. Il fut surpris de s'apercevoir que sa frêle ossature et l'aigreur de son visage, furieux en dépit de son statut d'opprimée, éveillaient en lui un tendre fourmillement de désir. C'était une sensation nouvelle et, vibrant comme une corde de violon pincée, Salo s'extasia de l'éventail de passions qu'offrait le vaste monde. Il détourna la tête pour cracher une chique imaginaire.

Pendant ce temps, l'œil du paysan avait été attiré par le vieux cercueil dans le chariot. Salo suivit son regard et anticipa la suite : l'homme lui demanderait de voir ce qu'il cachait dans la caisse, et dès que Salo aurait accepté, pour encourager la poursuite des négociations, le paysan se signerait promptement et s'enfuirait avec sa captive. Pour éviter cette éventualité, le jeune homme lâcha :

— Je vais vous dire ce que nous allons faire : je vous échange cette superbe poulinière contre votre sorcière déglinguée. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Le paysan fut pris au dépourvu. Il regarda Salo d'un air méfiant, puis tourna la tête, de la jument à la femme, apparemment déchiré entre l'audace d'une telle offre et son irrépressible instinct de maquignon.

— Je me demande laquelle est la plus déglinguée.

— Il suffit de regarder, répondit Salo, qui commençait à entrer dans le jeu. Qu'est-ce que vous pensez en tirer ? Quelques mois, un an au plus, et ce sera fini : vous creuserez sa tombe. Alors qu'avec la jument, c'est sans doute elle qui vous enterrera.

Le paysan n'était pas convaincu.

— Ta vieille rosse est encore plus décrépète que ma sale rosse ! Elle sent la colle. Sans compter, dit-il avec un sourire entendu invitant à la connivence, qu'il est plus agréable de baiser une femme.

Mal à l'aise avec le tour que prenait leur conversation, Salo ne manqua pourtant pas de répartie :

— Vous êtes fou ? Les os de cette femme vont se briser comme des allumettes, alors que la jument vous donnera un poulain par an.

Il était lui-même un peu confus quant à la paternité des poulains.

— Moi ? Je suis fou ? répéta le paysan, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Bien fou, oui, répondit Salo. Vous opteriez pour le plaisir d'un instant avec une femme impure dont je renifle la vérole d'ici – il se rendit compte que même enchaînée, la femme fulminait – alors que vous pourriez savourer les années de prospérité que procure un cheval de trait ?

Aussi étonnant que ce fût, le paysan commençait à hésiter, même s'il se raidit un peu quand Salo en rajouta une couche en avançant que Bethsabée était de pure race. Le jeune homme comprit qu'il devait modérer ses arguments, et le manant finit par accepter le marché, non sans faire un grand étalage de réticence. Il échangea la laisse contre le licou de la jument dételée. Une fois l'affaire

conclue, le paysan se mit à pavoiser, faisant ses adieux à la femme, ponctués d'un « bon débarras », comme s'il avait leurré Salo depuis le début : il avait été plus juif que le Juif. En regardant l'homme s'éloigner avec le canasson aux pattes cagneuses, la queue dressée comme une serpillière pour larguer un crottin dans la boue, Salo fut pris de pitié pour l'animal et son destin malheureux. Mais la vie, aussi dure qu'elle fût, regorgeait de cadeaux inattendus et, satisfait de cette transaction qui lui semblait à son avantage, malgré la réaction du paysan, le jeune homme regarda son acquisition bien en face.

Elle lui cracha à la figure, commençant par de la salive véritable avant de dévier sur un flot venimeux d'exécutions :

— *Shtik drek! Grober jung!* Je *pish* dans le lait de ta mère!

Sans s'offusquer, Salo entreprit d'ôter le nœud qui lui serrait étroitement la gorge. Il éprouva même un pincement de nostalgie en repensant aux injures que son père avait l'habitude de déverser sur lui.

— *A finsternish*, puissent tes testicules bientôt sonner ton glas!

Tout en continuant à déverser son fiel, la femme saisit les traits de l'attelage, sans question ni allusion au cercueil, et aida Salo à tirer le chariot sur les ornières du chemin. Au nom de sa famille de martyrs et en son propre nom (Bashe Puah, fille de Bendit Bentshvarmer), elle dénonça son sauveur comme elle dénonçait le Dieu d'Abraham, pour son manque de courtoisie envers les filles du peuple juif. Elle déplora la perte de sa dot – qui s'élevait à plusieurs cuillers en étain, une vache à lait et un siège du prophète Élie – et injuria copieusement le

monde qui l'avait privée de ses biens. Sensible à la musique de sa langue de vipère, Salo se demanda à quoi elle ressemblerait si elle avait un peu de viande sur les os, mais il soupçonna vite que sa moelle repousserait systématiquement la chair. C'était une harpie pisse-vinaigre d'une bonne décennie son aînée, mais elle n'en était pas moins femme et, n'ayant jamais eu le privilège d'une compagnie féminine, Salo se sentait fortement émoustillé et soulagé de sa solitude.

Réconforté par la litanie de plaintes de sa compagne, le jeune homme sollicita l'autorisation de l'interrompre et déclara avec une raideur timide :

— Je propose honorablement que, par respect des convenances, nous nous épousions le plus tôt possible.

D'un ton hargneux présageant qu'elle ne lui pardonnerait jamais l'humiliation d'avoir été troquée contre un cheval, ni les offenses futures qu'elle anticipait avec ce compagnon minable, Bashe Puah accepta, de mauvaise grâce, la demande en mariage de Salo.

C'est au bord de la route, sous un dais nuptial formé par les lambeaux du châle de prière de Salo, qu'un rabbin galicien réduit à la mendicité les maria, en échange d'un aperçu du Prodiges de Boibicz, dont il avait eu vent au cours de ses voyages. Comme on racontait que le Prodiges était serti dans un immense saphir bleu, le rabbin fut naturellement déçu. Son crétin de fils fut le témoin de l'union et, en l'absence de verre, le marié se contenta d'écraser le dé à coudre en argent de sa mère, d'un coup de talon dans la boue gelée. En chemin, le jeune couple dormait où il pouvait : sur le plancher rugueux d'un poste de douane abandonné, dans la charpente d'un moulin à

la roue piégée dans l'eau gelée et, à une occasion, surpris entre deux *shtetlekh*, ils passèrent la nuit dans le chariot à ciel ouvert, à côté du cercueil glacé, serrés l'un contre l'autre pour tenter de se réchauffer. Bien que sa rombière d'épouse ne cessât de l'invectiver – « Ma vie avec toi n'est qu'une série de déchéances sans fin ! » –, elle était enceinte quand ils arrivèrent à Lodz.

À l'issue de ce périple long et pénible, ils gagnèrent enfin la ville qui s'était comme nimbée d'or dans l'esprit de Salo. Mais il ne trouva pas de Sages dans le district juif surpeuplé de Balut : l'endroit était infesté de chiffonniers, de joueurs d'orgue, d'estropiés professionnels, de prostituées, de voleurs, sans parler de la multitude d'automates laborieux employés dans les filatures de soie et les teintureries qui longeaient la sulfureuse rivière Warta. Le miasme mauve de la fumée des fabriques flottait sur la ville, s'accumulant dans les ruelles tortueuses de Balut, et sa fétidité s'incrustait à jamais dans les plis des vêtements. Les enfants travaillaient et, comme des bobines se dévidant, ils ramenaient à la maison les fils poisseux des cocons, les poches débordant de chenilles qui continuaient à tisser leurs fantastiques échelles de Jacob dans les greniers des taudis. Dans les rues traversées d'arcades fumait une bouillie d'excréments de chevaux et de sang d'animaux abattus, aux carcasses exposées dans les vitrines ou écartelées sur les étals des marchands. Ce ghetto avait beau être un cloaque malodorant, il trouvait grâce aux yeux de Salo Engelures ; il exultait dans cet univers de carnaval, ce qui avait le don d'exaspérer davantage sa femme.

Elle aurait également préféré que la réputation de Salo n'eût pas précédé leur arrivée dans le quartier juif, où

plusieurs âmes pieuses et confiantes se rassemblèrent autour du chariot sans cheval. Les visiteurs frottaient leurs châles de prière contre la caisse du rabbin, puis les embrassaient comme si le cercueil était un autel ambulatoire, s'extasiant de ce miracle – que Salo ait survécu à son périple avec le *rebe* intact –, et y voyaient la preuve des pouvoirs du *tsadik*, même au repos. Bashe Puah, qui avait copieusement insulté son époux pendant tout le voyage en lui reprochant de transporter un fardeau inutile (sans oublier l'affront supplémentaire d'avoir à le tirer avec lui), avait jusqu'alors refusé de risquer le moindre regard à l'intérieur. Dotée d'un bon sens pratique, elle ne rechigna cependant pas à suggérer que ceux qui voulaient lorgner pourraient verser quelque chose en échange de ce privilège. Mais cet accueil en héros avait un peu échauffé notre Salo à la barbe naissante et, tout en craignant qu'une surexposition diminuât la sainteté du *rebe*, il ne pouvait s'empêcher de montrer Eliezer ben Zephyr à qui le lui demandait. D'ailleurs, les dividendes ne tardèrent pas : Zalman Pisgat, propriétaire de la glacière à tourelle de briques de la rue Franciszkanska (en comparaison, celle de Yosl n'était qu'un simple trou dans la colline), requit l'honneur d'installer le Prodige au cœur de son établissement, tandis que les membres charitables de la Société d'aide aux réfugiés promettaient de trouver un « petit nid douillet » pour accueillir les jeunes mariés. Il sembla un temps que les époux orphelins allaient être traités comme des dignitaires, la crème du ghetto, et Salo, encore encrotté du *shmutz* de la route, savourait leur entrée triomphale dans Lodz ; c'était la conclusion d'une grande aventure, comme dans les contes. Mais la misère du quartier ne fut aucunement atténuée par son

avènement, et l'attention limitée des habitants se reporta sur leur misère quotidienne. Le fils du Roi du Choléra et son *tsadik* réfrigéré furent vite oubliés : la notoriété de Salo ne survécut pas à sa première semaine à Lodz.

Le couple s'installa dans un logement minable de la rue Zabludeve, une espèce de cave sans fenêtre que Salo porta aux nues, par contraste avec la grotte de son père (alors qu'elles étaient l'une et l'autre aussi glaciales qu'humides), tandis que son épouse maudissait cette crypte à l'atmosphère oppressante. La gratitude de Zalman Pisgat, pour avoir obtenu la *mitzvah* de préserver le *rebe* congelé, ne fit pas long feu non plus. La place de gardien de nuit qu'il offrit à Salo n'était pas une proposition désintéressée : un pourcentage de son salaire serait prélevé toutes les semaines pour contribuer aux frais de stockage du *rebe*. Son acquiescement de plein gré à cette forme d'esclavage et le fait qu'il n'ait pas balancé une bonne fois pour toutes le bloc de glace contenant le saint dans la rivière furent autant de crimes que Bashe Puah ajouta à la liste toujours plus longue des infamies de son époux. Salo lui-même était un peu déçu de la fulgurance de sa disgrâce, mais il se reprocha sa vanité. Un bref séjour dans la glacière de Pisgat, à disperser les ombres avec une lampe tempête en longeant les palissades cristallines sous les yeux vitreux de bœufs, saumons et lièvres morts, suffit à le réconcilier avec l'interminable incubation du vieil Eliezer. Entre deux rondes dans ces locaux hyperboréens, il était satisfait de pouvoir reprendre son rôle de gardien nocturne auprès du saint, résolu à le veiller jusqu'à ce que l'enfer gelât et que le *rebe* eût éclos de sa chrysalide de glace.

Peu lui importait que le ghetto fût un margouillis où son épouse aux traits taillés à la serpe et lui vivaient sans un groschen vaillant, dînant d'une eau chaude où flottaient quelques feuilles de chou fanées et se soulageant dans une cour privée dont l'odeur brûlait les yeux. Pour Salo, le bouillonnement insomniaque de Balut servait de tonique à tous ceux qui y demeuraient. D'ailleurs, ne profitait-il pas du meilleur des deux mondes ? Le jour, avec son épouse enceinte, il était un bon chef de famille qui obéissait aux commandements du mariage et de la fécondité, tandis que la nuit, à l'écart des rues agitées, il devenait la sentinelle solitaire d'une légende qui se polissait au fur et à mesure qu'elle s'inscrivait dans la mémoire collective.

Quant à Bashe Puah, elle avait beau fulminer comme elle respirait contre son sort, et maudire l'humeur au beau fixe de son époux, elle se trouvait elle-même galvanisée par l'atmosphère tapageuse du ghetto. Blessée dans son bon droit bafoué, ce qu'elle ne cessait de rappeler à Dieu et à Salo, elle n'en conservait pas moins toute sa débrouillardise. Quand leur célébrité prit fin, elle s'arrangea pour troquer quelques œufs et navets contre du vent, alla les vendre au marché de la rue Franciszkanska – arrachant un emplacement convoité à d'autres épouses, pour quelques œufs et navets supplémentaires. Puis vint le jour où elle put vendre un œuf à profit, utilisant le bénéfice pour étoffer son éventaire. Finalement, grâce à de judicieux réinvestissements sur certains produits que les fermiers lui vendaient au prix de gros sans descendre de carriole, elle réussit à monter un modeste commerce, se servant de la charrette à bras pour écouler des légumes et des œufs que son mari stockait à l'intérieur de la

glacière pendant la nuit, conservant ainsi leur fraîcheur. En quelques semaines, son étal devint une affaire florissante. Débordant d'admiration pour l'esprit d'entreprise de sa fougueuse épouse, Salo l'aidait du mieux qu'il pouvait, même si cela raccourcissait son sommeil. Il colportait au marché les produits des grossistes et assurait les allées et venues jusqu'à la boulangerie, pour livrer les petits pains que Bashe Puah préparait à la maison, les laissant gonfler comme des dirigeables au-dessus du four banal. Elle exprimait sa gratitude en lui reprochant constamment de traîner dans ses pattes. La sollicitude de son mari, étant donné son état incommode, l'irritait également, et elle refusait de ralentir son rythme de travail comme de tempérer sa langue de vipère.

Puis les jumeaux virent le jour, et Bashe Puah maudit l'incontinence de sa matrice, menaçant de la suturer définitivement si son mari ne cessait pas ses mièvres roucoulements et flagorneries envers les nourrissons. Elle vitupéra contre la sage-femme moustachue qu'elle jugeait complice, et contre Salo pour leur avoir collé deux bouches de plus à nourrir. Euphorique envers et contre tout, Salo ruina sa famille agrandie en faisant le plein de schnaps et de génoises, invitant tous les *ganefs* et les charretiers de leur sale rue putride à venir assister à la circoncision. Face à l'indifférence de son épouse, il nomma les garçons Yachneh et Yoynéh, pour honorer la mémoire de son malheureux père.

Alors même qu'elle les traînait suspendus à chaque mamelle jusqu'à son étal, Bashe Puah houspillait les jumeaux et leur appétit vorace. « *Fresser*, vous me sucez comme des sangsues et me mordez comme des aspics ! » Véritables fripouilles que personne ne prenait la peine de

différencier, les mômes firent les quatre cents coups dans les ruelles terreuses de Balut avant même d'être sevrés. Ils apprirent vite à ignorer les menaces et jérémiades de leur mère, ou plutôt – en suivant l'exemple désinvolte de leur père – à s'en amuser, voire à se délecter de ses remarques cinglantes. Ils se distinguèrent par leur culot précoce parmi la nuée des gamins des rues en maraude dans le ghetto ; ils étaient les premiers à taquiner les putains mal attifées qui ornaient les vitrines et les porches de la rue Żudowska, ou à tourmenter les mendiants estropiés jusqu'à ce que, à bout de nerfs, il leur poussât des membres latents leur permettant de se lancer à la poursuite de ces chenapans. À force de traîner autour des abattoirs et des tanneries, ils rapportaient à la maison de nouvelles variétés d'odeurs délétères, et un langage exécrationnel, digne de leur mère. Ils jouaient sur les roues de moulin abandonnées ; ils furent baptisés dans les eaux troublées de la rivière bouillonnant d'acides comme une cornue de sorcière. Bashe Puah chargeait son mari de discipliner les jeunes sauvages, mais aux yeux de Salo, ces garçons exubérants et turbulents ne faisaient jamais rien de mal. D'ailleurs, comment aurait-il trouvé le temps de jouer un autre rôle que celui de spectateur indulgent de la croissance de ses fils (des garçons qu'il n'avait, lui non plus, jamais pris la peine d'essayer de différencier) ? Il tenta, pour la forme, de les faire éduquer au *heder* local, mais le vieux *melamed* Yankl Halitotsis était incapable de tenir les jumeaux (ni leurs pairs, du reste) une journée entière dans l'étouffante salle de classe. Salo leur pardonnait leur absentéisme, car il conservait des souvenirs déplaisants du *kloyz* de son village. Pour apaiser sa femme, il lui assura que, quand ils seraient en âge de l'apprécier, il

présenterait les jumeaux au Prodige de Boibicz, dont l'aura avait un effet vertueux sur tous les Juifs qui le voyaient. Bashe Puah le traita de tous les noms d'idiots de la terre, avant de l'accuser d'être une bête dévergondée pour l'avoir à nouveau engrossée.

— Comment est-ce possible ? exigea-t-elle de savoir. Quand nous arrive-t-il donc d'être ensemble au lit au même moment ?

Mais en vérité, les occasions ne manquaient pas, même si le matelas conjugal s'affaissait entre les lattes grinçantes jusqu'au sol en terre battue et n'était qu'à quelques pas du poêle en argile sur lequel dormaient les jumeaux. Et Bashe Puah avait beau reprocher à Salo de déranger son précieux sommeil ou se plaindre du dur labeur réservé aux femmes, elle n'avait pas une seule fois repoussé les avances de son homme.

Cette fois-ci, l'enfant fut une charmante fille toute rose qu'ils nommèrent Jocheved. Salo s'extasia de sa mine lumineuse et pure.

— Fais-moi voir, s'écria-t-il, comme le *ner tomed* elle brille !

Sa femme lui demanda ce qu'il pouvait bien connaître aux lampes éternelles, lui qui mettait si rarement les pieds à la synagogue. Ce n'était pas entièrement juste : pour un homme qui travaillait jour et nuit, Salo observait le shabbat du mieux qu'il pouvait. Ce n'était peut-être que la force de l'habitude, mais il se purifiait rituellement dans l'eau trouble du *mikve* de la rue Vlada, comme cela était prescrit, et se rendait à la *shul* lors des grandes fêtes. Se considérant comme un homme des plus fortunés, il avait assemblé un *minyán* dépenaillé (dont les membres avaient un air aussi louche que les

individus d'une parade d'identification policière) pour réciter les prières conventionnelles de remerciement lors de la naissance de Jocheved, et annoncer son nom. Mais si ses prières s'adressaient ostensiblement à Dieu, Salo réservait sa gratitude véritable pour le saint Rabbi Eliezer ben Zephyr. Ce n'était pas tant qu'il vénérât le *rebe* – il n'était pas païen à ce point –, mais après des années à soulever le couvercle du cercueil pour s'assurer que son contenu était en bon état, ayant longuement fixé le *tsadik* en sursis, Salo imaginait parfois sa propre image de gardien vieillissant à travers les yeux du *rebe*, qui restaient résolument clos. Il avait alors l'impression de percevoir le monde à partir de l'intérieur d'un pain de glace, à travers le prisme qui donnait à toute chose un aspect lustré et sacré. Mais quand il s'éloignait de la glacière et s'acquittait des tâches qui lui courbaient l'échine et creusaient des cernes sous ses yeux, Salo se demandait si lui et le reste du monde n'étaient pas les simples produits du rêve du *rebe*.

Au fil des ans, les rumeurs d'empires chancelants et d'apocalypse imminente parvinrent jusqu'aux bas-fonds de Balut. Comme d'habitude, les *alter kaker* à barbe blanche prédirent l'avènement du Messie (son attente était leur principale vocation) et, plus la situation se détériorait pour les Juifs, plus ils étaient convaincus de l'imminence de sa venue. Mais les jeunes optaient pour une lecture différente des signes ; beaucoup en avaient ras le bol de cette religion fondée sur l'anticipation et sur les souffrances à endurer lors de cette longue expectative. Dans les caves converties en cafés et les *shtiblekh*, où la machine à imprimer avait remplacé l'arche de la Torah, ils appelaient discrètement à la sédition et la fomentaient.

Les jumeaux Engelures, Yachneh et Yoynéh, furent parmi ceux qui contractèrent la fièvre révolutionnaire. Ils n'avaient jamais pris la peine de se construire deux identités distinctes et, en dépit de leur jeune âge, ils étaient déjà imprégnés de la lie des vices qu'offrait le ghetto. Ils partageaient des femmes avec la même indiscrétion cavalière que s'ils avaient partagé un cognac de contrebande ou une mise dans un jeu de *shtus* et, devenus sensibles à des passions plus élevées, ils s'étaient maintenant entichés de doctrines appelant à un changement radical. Ils adhérèrent au Bund socialiste et distribuèrent des tracts marxistes, qu'ils parvenaient à peine à lire, aux quatre coins de Balut. Ils débitaient la rhétorique d'usage, qui invectivait les cafards capitalistes en leur sein. « Les patrons juifs, quand ils cesseront d'exploiter les travailleurs comme des parasites, seront considérés comme des partenaires égaux dans la lutte du prolétariat pour une Pologne indépendante! », et ainsi de suite. Alors qu'ils n'avaient jamais vraiment levé le doigt pour soulager leurs parents de leur labeur éreintant, ils prirent des postes d'ouvriers non qualifiés pour tordre la soie et remuer les cuves de teinture synthétique dans les filatures, où ils tentèrent d'organiser des syndicats ouvriers. Leurs efforts et ceux de leurs camarades se terminèrent en grabuge, avec des grèves et lock-out dégénérent en batailles entre travailleurs manifestants et agitateurs stipendiés, puis en passages à tabac aux mains de la police et arrestations en masse, auxquelles les jumeaux échappèrent de justesse. Plus tard enfin, alors qu'ils n'avaient qu'une connaissance sommaire de leur propre langue maternelle, ils se mirent à dénigrer le yiddish, qu'ils reléguèrent au statut de *jargon*, et

épousèrent la cause du renouveau de l'hébreu comme lingua franca officielle des Juifs.

Entre le travail et ses rêveries, Salo ne sut rien des activités politiques de ses garçons. Lors des rares occasions où il les voyait, il ne pouvait que s'émerveiller qu'ils aient tant grandi ; il admirait leur appartenance à une nouvelle race de Juifs exceptionnels – spécimens musclés et déterminés au lieu de victimes résignées et anémiques –, alors que Bashe Puah grommelait qu'avec ce comportement de gentils elle en arrivait à se demander si ses fils étaient encore circoncis. Elle ne pouvait ignorer les rumeurs qui infiltraient le marché : une révolution avait échoué en Russie, des dizaines de citoyens de Lodz favorables aux insurgés avaient érigé des barricades et été blessés lors d'affrontements avec la police, après quoi les jeunes Polonais et Juifs, condamnés par une justice arbitraire, avaient disparu de la circulation à un rythme effarant. Puis subitement, les jumeaux rentrèrent en grâce ; ils retournèrent dans la cave en surveillant leurs arrières, fourrèrent des vêtements dans des havresacs et annoncèrent à leur mère et à leur petite sœur qu'ils allaient fonder un État juif en Palestine. Ils parlaient de Sion comme s'il s'agissait de leur pays natal, prêts à soutenir que, dans un sens, c'était vrai. Ils n'avaient que peu de patience à consacrer à l'opium de la religion, et la raison de leur départ n'avait rien à voir avec la terre « sainte » : ils estimaient que, dans ce monde injuste, seule la volonté humaine était sacrée. Portés par le zèle de leur nouvelle idéologie vertueuse, ils négligèrent de mentionner qu'ils étaient recherchés par les autorités.

Bashe Puah se rendit à la glacière d'un pas décidé et, après avoir réussi à arracher son mari à son poste –

opération compliquée par la raideur de ses articulations –, elle lui ordonna d'empêcher les garçons de partir. Mais Salo était perplexe : il avait perdu la conscience des années, qui s'étaient tranquillement écoulées, et il considérait toujours les jumeaux comme des gamins espiègles, des petits *pisher* incapables de bêtises graves. Quant à leurs idéaux tout neufs, leur père ne se serait jamais permis de les décourager, même s'il ne comprenait pas ce qui pouvait pousser qui que ce soit à vouloir partir, alors que leur vie reposait sur des bases si solides, ici même, à Lodz.

— Yachneh, Yoynéh, les supplia-t-il, je veux dire... Yoynéh, Yachneh. Quel « retour » ? Vous êtes nés ici, à Balut, et permettez-moi de vous rappeler que ça rime avec *Galut* : l'Exil. Qu'est-ce que les Juifs iraient faire à Jérusalem ?

Convaincu que rien ne les dissuaderait, Salo eut une réaction qui contraria profondément son épouse : il s'enthousiasma à la perspective du formidable périple de ses gaillards de fils, qu'il considéra soudain comme des personnages romantiques. Avant leur départ, il leur demanda de s'arrêter à la glacière, car il avait quelque chose à leur montrer et, ne fût-ce que pour se débarrasser de lui, les jumeaux lui promirent de faire escale chez Pissgat sur le chemin de la Terre promise. Mais le voyage demandait de l'organisation : il fallait contacter des passeurs, récupérer de vieilles dettes de jeu pour payer des bakchichs sur la route – pendant ce temps, Salo attendit en vain dans le coin le plus reculé de la glacière, à côté du vieux cercueil de cèdre. En fin de compte, au lieu de ses fils dans leur tunique à large ceinturon, coiffés de casquettes à visière, il reçut la visite de policiers aux casques en forme de lampes à pétrole noircies, qui le

tourmentèrent à force de questions et de menaces. Plus tard, les jumeaux envoyèrent des lettres de Palestine, nar rant leurs travaux herculéens. C'étaient des épîtres officielles, rédigées par des scribes pour être lues à voix haute par d'autres scribes (« à nos estimés et vertueux parents : longue vie ! »), des récits propagandistes sur l'assèchement de marais, l'irrigation de déserts qui fleurissaient de dattiers et de tamariniers, les batailles triomphales contre les moustiques et les tribus de Bédouins hostiles. Tandis que sa femme récusait ces chroniques – pures élucubrations, selon elle –, Salo se passionnait pour leurs missives, comme si ses intrépides garçons étaient entrés dans les pages mêmes du *Livre des légendes*. Mais les lettres, sporadiques dans le meilleur des cas, finirent par ne plus arriver du tout, et Bashe Puah, les yeux noyés de larmes qu'elle refusait d'admettre, se déchaîna avec une virulence sans précédent contre son mari, pour avoir perdu leurs fils.

Pendant ce temps, Jocheved grandissait à vue d'œil, avec une vitalité qui rappelait constamment à sa mère l'absence des jumeaux. Bashe Puah modérait cependant ses réprimandes, car sa fille était obéissante, l'aidait bien au marché et, avec sa grâce et son physique agréable, elle représentait un atout commercial non négligeable. Mais elle avait beau passer ses journées auprès de sa mère, à marchandailier avec les femmes et travailler la pâte des *kreplekh*, en fin de compte, Jocheved était la fille à son papa. Tous les soirs, elle apportait à la glacière son plat de *pupiklekh* tiède et restait assise sur une caisse de melons, dans le froid arctique, pendant qu'il mangeait. Elle en avait passé l'âge, mais il continuait à la régaler des histoires qu'il lui racontait quand elle était petite : les fables absurdes de ses batailles rangées avec les pirates des glaces